

Bascons, le 7 Juin

DÉPARTEMENT DES LANDES
Arrondissement de Mont-de-Marsan
Canton de Grenade-sur-Adour
Mairie de Bascons

Je Soussigné, Raoul LAFORTE, Maire de BASCONS, atteste par la présente que, à la demande de Monsieur Henri SILBERSTEIN, demeurant présentement 7 rue de la Gloire à TOULOUSE (H.G.), j'ai, dans le courant de l'année 1940 fait passer à ce dernier ainsi qu'à sa famille, composée de son épouse et de son fils en bas âge, la ligne de démarcation, existant alors, et ce, clandestinement en raison de la situation particulière des intéressés à l'égard tant des ordonnances des autorités occupantes que de celles de Vichy.

Il a été nécessaire, pour mener à bien ladite ration que j'établisse en faveur de ces voyageurs des papiers apocryphes et fabriqués de toutes pièces afin de masquer leur véritable identité.

En foi de quoi, je délivre le présent certificat pour valoir et servir ce que de besoin.



ROB SILBERSTEIN

8 JOURS

ou

Je ne vous oublierai jamais

ROMAN



Rob SILBERSTEIN

8 Jours

ou

Je ne vous oublierai

jamais

© Rob SILBERSTEIN, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0723-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, peut-être le lira-t-elle ? Qui sait ?

À mon père, mes frères et mes sœurs au nom des liens qui nous unissent.

À mon fils, avec tout mon amour,

À Laure, ma compagne et ma muse, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible.

Cannes, janvier 2006

Rachel regarda l'heure sur la pendule du salon : « neuf heures et demie, Julie sera là dans une trentaine de minutes. »

Elle se leva de son siège, saisit son téléphone mobile, quitta la salle de séjour, rejoignit sa chambre, s'assit derrière sa coiffeuse.

Ainsi installée, le son de sa radio à portée d'oreille, elle s'examina dans la glace, notant avec satisfaction que son coiffeur avait parfaitement réussi sa couleur. Il lui avait conseillé d'adjoindre des mèches pour pallier la monotonie d'une coloration trop uniforme : le rendu lui plaisait beaucoup.

Depuis une quarantaine d'années, Rachel avait opté pour le blond, une teinte en harmonie avec sa peau mate et ses yeux verts. Au fil du temps, elle avait raccourci ses cheveux. Aujourd'hui, ils tombaient juste au bas de son cou. L'âge venant, elle n'avait pas dérogé à ses principes et ne serait restée une journée sans s'habiller ni se maquiller : quelqu'un pouvait à tout moment frapper à la porte ; elle n'aurait pas accepté de se montrer autrement que sous son meilleur jour. Dans le registre vestimentaire, elle n'avait pas renoncé à porter des couleurs vives, comme ce petit haut noir agrémenté de multiples formes géométriques aux coloris vitaminés qui lui donnaient bon teint. De même ces bijoux ou ces accessoires dont elle raffolait, telles ces longues boucles d'oreilles à clip en strass, cette manchette indienne décorée de perles de verre multicolores, ou ce foulard imprimé imitation panthère apportant la touche finale à sa tenue. Chaque détail, soigneusement étudié, contribuant à faire dire aux gens qu'elle ne paraissait pas son âge ; un compliment suffisant à aviver sa bonne humeur pour le reste de la semaine.

Après avoir ouvert le tiroir de sa coiffeuse, Rachel sortit trois pinces à cheveux, les posa devant elle. Puis, elle présenta son profil gauche à la glace et, à l'aide d'une de ses mains, le regard collé au miroir afin de mieux contrôler ses mouvements, elle plaqua ses cheveux sur le côté, tandis que, de l'autre, elle attrapa une de ces petites barrettes, entre les griffes de laquelle : « *clic* », elle les prit en tenaille. Tournant ensuite la tête à droite, elle exécuta exactement les mêmes gestes. Remontant enfin sa frange, elle s'empara de la dernière pince, l'ajusta sur le sommet de son crâne : « *clac* », la clipsa.

Le visage entièrement dégagé, elle était fin prête pour sa séance de maquillage.

Rachel affectionnait particulièrement ce moment de calme, propice aux réflexions, où, en tête à tête avec son miroir, elle laissait divaguer son esprit à sa guise. Ce miroir était un peu son *psy*. Il ne se contentait pas seulement de lui renvoyer son image, il était aussi son confident, le témoin de ses états d'âme. Il en savait plus à son sujet que n'importe qui. Face à lui, elle faisait défiler sa vie, ressassait ses soucis. Dernièrement, sa santé l'inquiétait. Ses capacités commençaient à lui échapper. Elle déclinait, était moins alerte. Certains matins, elle se réveillait en proie à l'angoisse : « Si par malheur, un jour, elle perdait son autonomie et ne pouvait plus vivre chez elle, elle ne le supporterait pas ». Elle n'avait rien confié de ses inquiétudes à ses enfants, considérant qu'ils avaient déjà assez de problèmes sans qu'elle leur rajoute les siens. D'ailleurs, ils étaient sa source de préoccupation quotidienne. Elle en avait mis au monde sept, et passait une grande partie de son temps à réfléchir à la manière dont elle pourrait les aider, les conseiller. Une tâche requérant beaucoup de diplomatie ; ils n'étaient pas toujours disposés à l'écouter. La nuit dernière, elle avait passé un long moment, les yeux grands ouverts,

réfléchissant à la décision de Léa, sa fille cadette : Certes, son mari avait mal agi, cependant elle n'était pas persuadée que le divorce soit la bonne solution. Ils avaient deux enfants, s'était-elle inquiétée, une jolie maison ; tout cela était plus facile à détruire qu'à bâtir...

Léa avait-elle réellement réfléchi aux conséquences qu'impliquerait une séparation sur l'avenir de ses filles ? se demandait-elle en étalant sa base du bout de ses doigts...

Pour sa part, en dépit de ses suspicions quant à la fidélité irréprochable de son époux, elle s'était toujours refusée à aller jusqu'au bout. Il faut dire qu'en ces temps-là, le divorce était extrêmement mal vu de la société. Les femmes divorcées étaient considérées comme des prostituées. Les enfants subissaient des brimades de la part de leurs camarades de classe. Un corollaire (en dehors du fait qu'elle n'aurait pas supporté d'en être séparée) dont Rachel avait également tenu compte. Peu de personnes se souciaient de la condition féminine. Le consentement mutuel¹ n'existait pas.

« Il est vrai que l'époque n'est plus la même : aujourd'hui, les femmes ont des droits, peuvent travailler librement², avoir un compte en banque³ », convenait-elle en se dessinant une ligne noire sur le bord de la paupière supérieure.

Étonnamment, malgré cette espèce de tremblote apparue quelques mois après avoir fêté ses quatre-vingts ans, le résultat (un trait parfaitement rectiligne) était spectaculaire.

« Il y a des crèches. Les juges sont attentifs au respect du versement des pensions alimentaires... pourtant, au risque de paraître vieux jeu, conclut-elle en revissant le bouchon sur son flacon d'*eye-liner*, les enfants sont sacrés, et si l'on peut éviter de se séparer, c'est mieux ».

En appliquant maintenant son fard à paupières, Rachel se remémorait le film qu'elle avait vu hier soir à la télévision : « *Coco Chanel* ». Tout à

fait le genre de vie à laquelle elle aurait aspiré. Celle d'une femme indépendante qui aurait mené sa barque comme bon lui semblait.

« Ç'aurait été quoi, ma vie ? », s'interrogeait-elle, en se dévisageant dans le miroir.

Toute jeune, elle confectionnait ses vêtements, créait les modèles, coupait les patrons, choisissait les tissus, la dentelle, le fil, les boutons. Passionnée de mode, elle aurait désiré percer dans cette voie.

« Où tu te crois ? Pas de ça chez nous. Le rôle d'une femme, c'est d'être une bonne épouse et d'avoir des enfants, sûrement pas de vouloir voler de ses propres ailes ! » avait objecté son père, quand elle avait émis le souhait de devenir couturière.

Rachel visionnait les images de cette scène si douloureuse : ce ton cassant... ces cris... son immense déception...

Étrangement, depuis quelque temps, elle revoyait des périodes entières de son existence se dérouler devant ses yeux avec une précision déconcertante. Avant de faire ce songe, elle n'avait pas attaché d'importance à ce phénomène, mais était à présent persuadée qu'il s'agissait d'un signe.

Dans son rêve, elle avait tout vu : les infirmiers en blouse blanche autour de son lit, tentant de la réanimer, le masque à oxygène, le brancard, les escaliers, le fourgon des pompiers, la sirène... Elle s'était réveillée avec le terrible pressentiment qu'il allait arriver un malheur. Ils ne pourraient pas la sauver. Elle ne reviendrait plus jamais chez elle. Elle allait mourir...

Le jour même, elle, qui avait tant de scrupules à ennuyer ses filles avec ses soucis, s'était sentie dans l'obligation de tout leur raconter. Mais, ni l'une ni l'autre n'avaient voulu la croire, rétorquant que ces visions devaient être dues à un coup de fatigue passager, voire une légère

dépression.

Pourtant, Rachel était sûre d'avoir fait un rêve prémonitoire. Cette façon dont lui revenait son passé n'augurait rien de bon. Un drame couvait... Elle le sentait...

Lissant le *blush* à l'aide du dos de sa main, le *jingle* de RTL⁴ la ramena à la réalité : *ta-ta-ta-ta-ta... ta-ta-ta-ta-ta...*

Dix heures. Elle devait se presser. Sa fille, la benjamine, n'allait pas tarder à sonner. Elle n'avait pas la patience de l'attendre et lui en avait déjà fait le reproche. Malgré ses nombreuses tentatives pour lui faire comprendre que « plus on vieillissait, plus on tournait au ralenti », elle ne voulait pas en tenir pas compte.

Julie était plus chanceuse que Léa, ou Anouk, l'aînée de ses trois filles, qui était devenue veuve à quarante-cinq ans et n'avait jamais refait sa vie. Son mari était avocat. Son cabinet ne désemplassait pas. Ils étaient propriétaires de leur maison. Leurs enfants réussissaient merveilleusement à l'école. Il lui offrait de belles toilettes, l'amenait en vacances. Récemment, il avait consenti à la soutenir financièrement pour l'ouverture de sa galerie de peinture – un projet dont elle rêvait depuis des années. Néanmoins, il n'était pas pour autant exempt de toute critique : Sacha était autoritaire, très exigeant, voulait tout régir. Sur ces points-là, il lui rappelait son père. D'ailleurs, ils avaient les mêmes origines. Tous deux étaient natifs d'Afrique du Nord. Son père était d'Algérie. Son beau-fils venait de Tunisie. Il n'aidait pas son épouse dans l'accomplissement des tâches quotidiennes. Rachel aurait préféré un époux davantage dans l'air du temps pour sa fille. Le plus insupportable étant qu'il pouvait parler sèchement à Julie devant ses enfants, et ne se gênait pas non plus en sa présence. Afin de ne pas faire d'histoires, elle prenait soin d'espacer ses visites.

Soudain, au moment où elle leva le bras pour appliquer son mascara, Rachel ressentit une douleur fulgurante au niveau du crâne. Une sensation d'immense fatigue l'assaillit... Elle se raisonna, faisant un énorme effort sur elle-même pour ne pas s'affoler. En voulant poser le pinceau sur sa coiffeuse, elle s'aperçut que son bras ne répondait pas à ses ordres... Quelques minutes auparavant, elle avait ressenti des picotements sur l'avant-bras, mais n'y avait pas prêté attention. Le pinceau lui échappa, dégringola à ses pieds... La tête lui tournait : « Il faut que je m'allonge sur le lit. Si je reste assise sur ma chaise, je vais tomber par terre. » Sa main gauche continuant à réagir à ses sollicitations, elle réussit à attraper son téléphone cellulaire. Puis, tout doucement... elle se leva... À peine réussit-elle à se redresser qu'elle fut prise de vertige : « Il faut que je m'assoie sur le lit. Il faut que je m'assoie... »

Elle voyait trouble ; un étau lui enserrait le crâne ; elle avait une horrible envie de vomir... aurait souhaité téléphoner à Julie pour lui dire de se presser, mais les forces lui manquaient...

Lorsqu'elle essaya de s'allonger, elle perdit connaissance.